

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont

# La Belle et la Bête

*suivi de Belote et Laidronette et Prince Chéri*





# La Belle et la Bête

suivi de Belote et Laidronette  
et Prince Chéri

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont



# La Belle et la Bête

Il était une fois un marchand très riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois très jolies filles. La cadette était si belle et si intelligente qu'on la surnomma dès son enfance La Belle enfant. Ses sœurs en étaient très jalouses. Elles avaient beaucoup d'orgueil, passaient leurs journées au bal ou au théâtre et à se moquaient de Belle, qui préférait lire des livres.

La richesse de la famille étant connue de tous, plusieurs prétendants demandèrent les jeunes filles en mariage. Pourtant aucun ne se révéla assez bien pour elles.

Les aînées désiraient au moins un duc ou un comte. Belle quant à elle, bien qu'elle remerciât ceux qui souhaitaient l'épouser, préférerait rester encore quelques années auprès de son père.

Or, le pauvre marchand finit un jour complètement ruiné. Il ne lui restait plus qu'une petite maison de campagne. La famille s'y installa et n'eut d'autre choix que d'y travailler comme des paysans pour vivre. Alors, les jeunes hommes qui courtoisaient les filles disparurent en même temps que sa fortune.

Le père et ses trois fils labouraient la terre. Belle se levait à quatre



heures du matin pour nettoyer la maison et préparer le dîner pour sa famille. En à peine deux mois, elle s'était pleinement habituée à sa nouvelle vie et dès que ses corvées étaient terminées, elle se plongeait dans un de ses livres.

Ses sœurs en revanche s'ennuyaient. Elles ne se levaient qu'à dix heures et passaient leurs journées à se promener et à se lamenter sur leurs beaux habits et amis passés.

– Notre cadette est si stupide qu'elle se ravit de notre triste situation, se disaient-elles.

Une année s'écoula ainsi et un beau jour, le marchand apprit le retour inespéré d'un navire qui transportait des marchandises lui appartenant. Tandis qu'il se préparait à se rendre en ville afin de récupérer l'argent de la vente, ses filles aînées lui réclamèrent nombre d'habits de toutes sortes. Belle garda le silence, certaine que l'argent récolté ne pourrait couvrir les seuls frais des cadeaux de ses sœurs.

– Tu ne me demandes pas de t'acheter quelque chose ? interrogea son père.

– Puisque vous avez la gentillesse de vouloir me rapporter un

présent, répondit-elle, je voudrais bien une rose car il n'en pousse pas ici.

Malheureusement, les marchandises du pauvre homme ne se vendirent pas comme espéré en ville. Il allait devoir rentrer chez lui aussi pauvre qu'il en était parti.

Sur le chemin du retour, il coupa par un grand bois. Il neigeait tellement et le vent soufflait si fort que le marchand se perdit. À la nuit tombée, il était convaincu qu'il finirait par mourir de froid.

C'est alors qu'il aperçut de la

lumière au bout d'une rangée d'arbres. Il s'en approcha et découvrit un grand palais illuminé. Il frappa à la porte, mais personne ne vint lui ouvrir.

Frigorifié, il entra tout de même. Il se retrouva dans une grande salle où un feu de cheminée le réchauffa. Une table couverte de victuailles était dressée, mais il n'y avait qu'un seul couvert dessus.

— Le maître de la maison ou les domestiques pardonneront sûrement mon intrusion, pensa-t-il.

Il attendit longtemps qu'on

vienne à la salle. Quand onze heures sonnèrent, il ne put se retenir et prit un poulet, qu'il dévora en deux bouchées. Il but également du vin et, encouragé par la boisson, sortit de la pièce. Il traversa plusieurs appartements magnifiquement meublés et finit par trouver une chambre avec un bon lit. Épuisé, il s'y allongea et s'endormit.

Le lendemain, il trouva avec étonnement un habit propre à la place du sien au pied du lit. Il regarda par la fenêtre : la neige avait cédé la place à de splendides fleurs. Enchanté, il retourna dans la grande salle où il avait mangé

la veille et vit du chocolat posé sur la table.

– Je vous remercie, madame la Fée qui m'accueillez chez vous, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner.

Rassasié, il sortit du palais pour récupérer son cheval. Il se souvint alors de la demande de Belle et il lui cueillit une très jolie rose.

Au même moment, un bruit terrible se fit entendre. Le marchand se retourna et vit une horrible bête foncer sur lui.

– Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je

vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château et vous me volez pour tout remerciement. Vous mourrez en guise de punition.

Le marchand se jeta à genoux et joignit ses mains :

– Monseigneur, pardonnez-moi, j’ai seulement cueilli cette rose car une de mes filles m’en avait demandé une, je ne pensais en aucun cas vous causer du tort.

– Ne m’appelez pas monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n’aime pas les compliments. Je préfère qu’on me dise ce que l’on pense. Je veux bien



vous pardonner, mais à la condition qu'une de vos filles vienne volontairement mourir à votre place. Partez, et si aucune ne se dévoue, promettez de revenir dans trois mois.

Le marchand promet, bien qu'il lui fût impensable de sacrifier une de ses filles. Il avait simplement l'intention de les embrasser une dernière fois.

– Avant de partir, retournez dans la chambre où vous avez passé la nuit, ajouta la Bête, vous y trouverez un grand coffre vide. Mettez-y tout ce qui vous plaira, je le ferai porter chez vous.

L'homme remplit le coffre d'une grande quantité de pièces d'or et sortit du palais. Quelques heures plus tard, il était enfin chez lui.

En arrivant, il regarda ses enfants et fondit en larmes. Il tenait dans sa main la fleur :

– Belle, prends cette rose, même si elle coûtera bien cher à ton malheureux père.

Il leur raconta sa mésaventure et les deux aînées s'en prirent à leur jeune sœur.

– Son orgueil va causer la mort de notre père et elle ne pleure même

pas ! hurlaient-elles.

– Cela serait bien inutile, reprit Belle, puisqu’il ne périra pas. Je vais me livrer au monstre et sauver mon père.

Ses frères voulurent s’en aller tuer la Bête, mais le marchand les en dissuada : elle était trop puissante pour eux.

– Je ne peux accepter ton aide Belle. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre. Mon seul regret est de ne pouvoir le passer avec vous, mes chers enfants.

Mais Belle insista. Elle préférait

être dévorée par le monstre que de mourir du chagrin de la perte de son père. Le marchand était si triste qu'il oublia de leur parler du coffre rempli d'or. Surpris, il le trouva dans sa chambre comme l'avait affirmé la Bête. Il confia l'existence de la caisse à Belle qui le pria de s'en servir pour marier ses sœurs à deux prétendants qui étaient venus leur rendre visite en son absence.

Le jour du départ arrivé, le père et les frères de Belle pleuraient à chaudes larmes. Ses sœurs feignaient leur chagrin. Belle resta forte pour ne pas ajouter à leur peine et prit la route du palais en

compagnie de son père. Comme la première fois, tout était illuminé et ils trouvèrent dans la grande salle une table magnifiquement servie avec deux couverts. Ils se mirent à table bien qu'ils n'eussent pas le cœur à manger.

Après le souper, ils entendirent un grand bruit. Le marchand fit ses adieux à sa pauvre fille en pleurant et s'en alla. Le monstre arriva et Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant son horrible figure.

— Est-ce de bon cœur que vous êtes venue ?

– Oui, répondit-elle en tremblant.  
– Vous êtes bien bonne, dit la Bête, je vous en remercie.

Et la créature se retira.

Durant sa première nuit dans le palais, Belle vit une dame en songe qui lui dit que la bonne action qu'elle avait faite en se sacrifiant pour son père ne resterait pas sans récompense.

Au matin, bien que persuadée que la Bête la mangerait le soir, Belle ne se laissa pas aller au chagrin et alla se promener dans le château. Elle découvrit sur une porte l'inscription « Appartement de

Belle ». Elle l'ouvrit avec précipitation et fut éblouie par la beauté qui y régnait. Son émerveillement s'accrut en découvrant une grande bibliothèque.

– On ne veut pas que je m'ennuie, dit-elle, tout bas ; à croire que je ne vais pas rester ici qu'une seule journée.

Cette pensée la rassura. Elle ouvrit donc la bibliothèque et y trouva un livre avec écrit en lettres d'or : Souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine et la maîtresse.

– Hélas ! soupira-t-elle, mon seul

souhait est de voir mon père en ce moment !

Quelle ne fut pas sa surprise quand, en levant les yeux, elle découvrit un grand miroir dans lequel apparaissait l'image de sa maison et de son père y arrivant, le visage triste. Ses sœurs se dirigeaient vers lui, des grimaces factices affichées sur leur visage. Soudainement, le miroir rede-  
vint miroir, et tout disparut.

À l'heure du dîner, Belle alla se mettre à table et attendit l'arrivée de la Bête en frémissant.

– Belle, lui dit-il, voulez-vous

bien que je vous regarde souper ?

– Vous êtes le maître, répondit-elle en tremblant.

– Non, vous êtes ici la seule maîtresse. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller si je vous ennuie et je sortirai tout de suite. Dites-moi, me trouvez-vous très laid ?

– C'est vrai, affirma la Belle, car je ne sais pas mentir. Mais je crois que vous êtes bon.

– Mangez, Belle, lui dit le monstre ; et tâchez de ne pas vous ennuyer dans votre maison, car tout ceci est à vous. J'aurais du chagrin si vous n'étiez pas contente.

– Vous êtes bon, répéta la Belle ; et quand j'y pense, vous ne me

paraissent même plus si laid.

– Oh madame, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre.

– Il y a beaucoup d'hommes qui sont plus monstrueux que vous. Je préfère votre figure à celle d'un homme qui cache sa véritable nature.

Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre, mais elle faillit s'étouffer quand il lui demanda :

– Belle, voulez-vous être ma femme ?

Il lui fallut quelques minutes pour répondre. Elle avait peur de

l'énerver en refusant, mais finit par avouer en tremblant :

– Non.

Le pauvre monstre soupira et émit un sifflement si épouvantable que tout le palais en retentit. Avant de sortir de la pièce, il lui dit simplement :

– Adieu donc, Belle.

Seule, Belle se sentit soudainement triste :

– Quel dommage que la Bête soit si laide ! Elle est si gentille ! soupira-t-elle tout bas.



Trois mois passèrent, et tous les soirs la Bête rendait visite à Belle à neuf heures précises. Ils discutaient alors pendant le dîner et à chaque fois, Belle lui découvrait de nouvelles qualités. Elle avait fini par s'habituer à son apparence et se surprenait à attendre impatiemment son arrivée.

Mais, quand elle le quittait pour aller se coucher, le monstre lui demandait à chaque fois sa main, si bien qu'un jour elle lui dit :

– Vous me faites de la peine, la Bête. Je voudrais pouvoir vous épouser, mais je ne peux vous laisser croire que cela arrivera.

Je serais toutefois toujours votre amie, contentez-vous de cela.

– Il le faudra bien, reprit la Bête. Je suis conscient de ma laideur, mais je vous aime. Promettez-moi de ne jamais me quitter, votre présence me rend trop heureux.

Belle rougit. Cependant, elle avait appris à travers son miroir que son père était malade de chagrin de l'avoir perdue et elle souhaitait le revoir.

– Je pourrais vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne jamais vous quitter, mais j'ai très envie de revoir mon père, s'il vous plaît, ne me le refusez pas.

– J’aime mieux mourir, répondit le monstre, que de vous faire de la peine. Retournez donc chez votre père et restez-y. Je n’aurai plus qu’à mourir de douleur.

– Non, assura-t-elle en pleurant. Je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m’avez fait voir que mes sœurs sont mariées et que mes frères sont partis pour l’armée. Mon père est tout seul, acceptez que j’y reste une semaine.

– Vous y serez demain matin, mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n’aurez qu’à mettre votre bague sur une table en vous couchant quand vous voudrez

revenir. Adieu.

Belle se coucha le cœur triste et se réveilla dans la maison de son père. Il fut plus qu'heureux de retrouver sa fille chérie. Au pied du lit, la jeune femme trouva un coffre rempli de magnifiques robes d'or et diamants. Elle voulut se parer de la moins jolie pour offrir les autres à ses sœurs, mais le coffre disparut. Elle comprit alors que la Bête voulait qu'elle soit la seule à bénéficier de ses cadeaux, et le coffre réapparut.

Ses sœurs arrivèrent accompagnées de leurs maris. Leur mariage ne se déroulaient pas comme

elles l'avaient espéré, aussi elles étaient très malheureuses. Quand elles virent leur cadette habillée comme une princesse et qu'elles l'entendirent conter son bonheur au palais, elles furent prises de jalousie.

— Pourquoi est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle ? questionna la première.

— Ma sœur, dit l'aînée, j'ai une idée : gardons là ici plus de huit jours. La Bête se mettra si en colère qu'elle la dévorera !

— Tu as raison, répondit l'autre. Ainsi, les deux sœurs se montrèrent excessivement gentilles

avec Belle, et quand la fin de la semaine arriva, elles la supplèrent de rester encore huit jours de plus, ce qu'elle accepta.

Cependant, Belle s'en voulait de peiner la Bête, qui lui manquait d'ailleurs beaucoup. Au cours de la dixième nuit, elle se retrouva en songe dans le jardin du palais, où elle vit la Bête couchée dans l'herbe et se mourant en lui reprochant son ingratitude. Belle se réveilla en sursaut, pleurant à chaudes larmes.

– Comment puis-je causer tant de chagrin à la Bête ? Elle a pourtant les qualités nécessaires pour

rendre une femme heureuse. J'ai de l'amitié pour elle, je ne peux la rendre ainsi malheureuse.

Belle se leva alors et posa sa bague sur la table. Elle se rendormit à l'instant même où elle retourna dans son lit.

Quand elle se réveilla, elle était rentrée au palais. Elle mit une magnifique robe pour plaire à la Bête, et attendit toute la journée que le temps passe. Mais même une fois arrivées les neuf heures, il n'y avait aucun signe de la Bête. Belle eut peur qu'elle ait déperé et se mit à courir dans tout le palais à sa recherche. Elle se souvint alors

de son rêve et se rendit au jardin du château où elle trouva la Bête étendue, inconsciente. Elle vérifia que son cœur battait encore et prit de l'eau d'un ruisseau non loin pour la lui verser dessus. La Bête ouvrit alors les yeux :

– Vous avez oublié votre promesse. J'avais tant de peine que j'ai arrêté de me nourrir. Mais je meurs heureux, puisque j'ai pu vous voir une dernière fois.

– Non, ma chère Bête. Vous n'allez pas mourir, vous vivrez pour devenir mon époux. Je vous donne ma main et vous jure que je ne serai qu'à vous. Je pensais n'avoir que de l'amitié pour vous,

mais je sens à présent que je ne pourrai pas vivre sans vous.

À peine ces mots prononcés, Belle vit le château briller de lumières et des feux d'artifices et de la musique s'élever dans les airs. À ces pieds, la Bête avait disparu pour laisser place à un prince aussi beau que l'Amour et qui la remerciait d'avoir mis fin à son enchantement.

– Où est la Bête ? demanda-t-elle apeurée.

– Ici même, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait transformé en cette horrible créature. Le sortilège devait prendre fin

quand une belle fille accepterait de m'épouser, vous êtes la seule à avoir su voir au-delà de ma laideur.

Agréablement surprise, Belle aida le beau prince à se relever et ils allèrent ensemble au palais. Dans la grande salle, elle retrouva avec joie son père et toute sa famille.

– Belle, dit la fée qui les avait transportés jusqu'ici et qui lui avait parlé dans son sommeil, vous avez démontré toute votre bonté. Vous allez devenir une grande reine, j'espère que le trône ne vous corrompra pas.

– Et vous mesdemoiselles, dit

encore la fée aux deux sœurs de Belle, je sais tout de vos actions et manigances. Vous deviendrez des statues et resterez à la porte du château, où vous serez à jamais témoin du bonheur de votre sœur. Pour redevenir humaines, il vous faudra corriger vos défauts. Mais j'ai bien peur que vous ne restiez à jamais des statues car ce serait un miracle que de changer des cœurs aussi méchants.

D'un coup de baguette, la fée les transporta tous dans le royaume du prince. Ses sujets se réjouirent de son retour et de son mariage avec Belle. Ils vécurent ensemble heureux et s'aimèrent d'un amour

sincère jusqu'à leur mort.

# Belote et Laidronette

Il était une fois, un seigneur qui avait deux filles jumelles.

Son aînée, qui était très belle, fut appelée Belote, et la seconde, qui était très laide, Laidronette.

On confia leur éducation à des maîtres. Elles s'appliquèrent parfaitement à leurs devoirs jusqu'au jour où leur mère décida de les présenter au monde. Elles avaient alors douze ans et furent très contentes. Rapidement, elles ne s'intéressèrent qu'à ces sorties et négligèrent leurs cours, qu'elles trouvaient ennuyeux. Pour y échapper, elles écrivaient

des lettres à leurs maîtres en inventant milles excuses pour qu'ils ne viennent pas leur donner de leçon. Tantôt elles avaient un anniversaire, tantôt un bal...

Les maîtres, qui voyaient bien que les fillettes ne les écoutaient plus, ne se déplacèrent presque plus pour les éduquer, au plus grand bonheur des deux demoiselles.

Quand elles eurent quinze ans, Belote était si belle que tout le monde l'admirait. Aussi, quand leur mère les amenait en compagnie, tous les cavaliers lui faisaient la cour. Ils la complimentaient sur sa bouche, ses yeux, ses mains, sa taille... et personne ne pensait plus à sa sœur.

Laidronette en mourrait de jalousie. Un jour, elle décida de ne pas accompagner sa mère à sa sœur et prétexta un terrible mal de tête. Restée chez elle, Laidronette s'ennuya beaucoup. Tellement, qu'elle voulut se divertir en lisant dans la bibliothèque de sa mère, malheureusement sa sœur en avait gardé la clé et elle ne pouvait pas y entrer.

Son père avait également une bibliothèque, mais elle était remplie de livres trop sérieux qu'elle détestait. Forcée d'en prendre un pour combler son ennui, elle se mit à lire un passage d'un recueil de lettres :

« Vous me demandez, comment

cela se fait-il que beaucoup de belles personnes soient aussi stupides ?

Je crois pouvoir vous répondre. Ce n'est pas qu'elles ont moins d'intelligence que les autres, mais qu'elles ne la cultivent pas. Toutes les femmes veulent plaire. Une laide sait qu'elle ne peut pas être aimée à cause de son visage alors elle se cultive pour y palier. Elle étudie donc beaucoup et parvient à devenir désirable malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite : comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas qu'un jour sa beauté ne sera plus. D'ailleurs, elle est

si occupée à se faire belle, à aller dans des assemblées pour se montrer et recevoir des louanges, qu'elle n'a pas le temps de cultiver son esprit, même si elle en sait la nécessité.

Elle devient donc bête, et s'occupe de choses inutiles. Cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, à moins qu'une maladie ne lui tombe dessus et lui vole sa beauté plus tôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre : ainsi cette belle fille, qui ne l'est plus, reste bête toute sa vie, bien que la nature lui ait donné autant d'intelligence qu'à une autre. Et la laide, qui est devenue cultivée, se moque

des maladies et de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui voler. »

Laidronette, après avoir lu la lettre, eut l'impression qu'elle avait été écrite pour elle et décida de mettre en application ce qu'elle lui avait appris.

Elle redemanda des cours, lit beaucoup, réfléchit à ses lectures et devint très vite une fille de mérite.

Quand sa mère l'obligeait à la suivre, elle se mettait à côté de personnes cultivées, leur posait des questions et retenait toutes les bonnes choses qu'elles disaient. Elle prit également l'habitude de les écrire, pour mieux

s'en souvenir. A dix-sept ans, elle parlait et écrivait si bien, que toutes les personnes de mérite étaient heureuses de la connaître et d'échanger des lettres avec elle.

Les deux sœurs se marièrent le même jour.

Belote épousa un jeune prince très charmant seulement âgé de vingt-deux ans et Laidronette le ministre de ce prince, lui âgé de quarante-cinq ans. Il était attiré par sa culture et il avoua à Laidronette qu'il n'avait pour elle que de l'amitié, car son visage ne lui permettait pas de l'aimer. Laidronette ne demandait pas plus. Elle était nullement jalouse

de sa sœur, qui épousait un prince si amoureux d'elle qu'il ne pouvait la quitter une seule minute et rêvait chaque nuit d'elle.

Belote fut très heureuse pendant trois mois. Mais, au bout de tout ce temps, son mari, qui avait pu la regarder sous tous les angles, avait pris l'habitude de sa beauté et se mit à penser qu'il ne fallait pas renoncer à tout pour elle.

Il alla donc chasser et fit d'autres parties de plaisirs où elle ne fut pas invitée, ce qui étonna beaucoup Belote, persuadée que son mari l'aimerait toujours de la même force. Elle se crut la plus malheureuse personne du monde quand elle vit que ce n'était pas

le cas.

Elle s'en plaignit à lui et cela l'énerva. Ils se réconcilièrent, mais comme elle se plaignait chaque jour, le prince se fatigua de l'entendre.

De plus, ayant eu un fils, Belote devint maigre et sa beauté diminua beaucoup. De sorte qu'à la fin, son mari qui n'aimait que sa beauté, ne l'aima plus du tout. Elle pleura tellement que cela finit d'enlaidir son visage, et comme elle ne savait rien, ses sujets de discussions étaient très ennuyeux.

Les jeunes gens s'ennuyaient avec elle parce qu'elle était triste et

les personnes âgées parce qu'elle était bête. Aussi, elle restait seule presque toute la journée.

Ce qui accentuait son désespoir, c'était que sa sœur Laidronette était la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultait pour les affaires, lui confiait tout ce qu'il pensait, agissait selon ses conseils, et disait partout que sa femme était le meilleur ami qu'il pouvait exister.

Même le prince, qui était un homme cultivé, aimait discuter avec sa belle-sœur, et disait qu'il n'y avait pas moyen de rester une demi-heure sans bailler avec Belote, qui ne savait parler que de coiffure et habits.

Son dégoût pour sa femme devint tel qu'il l'envoya en campagne, où elle s'ennuya beaucoup et où elle serait morte de chagrin si sa sœur Laidronette n'était pas allée lui rendre visite aussi souvent qu'elle le pouvait.

Un jour où elle essayait de la consoler, Belote lui dit :

— Mais ma sœur, d'où vient cette différence entre nous ? Je ne peux m'empêcher de voir à quel point vous êtes cultivée et moi non, pourtant quand nous étions jeunes on nous disait qu'on l'était autant l'une que l'autre.

Laidronette raconta alors son

aventure à sa sœur, et lui dit :

— Vous êtes fâchée contre votre mari parce qu'il vous a envoyée à la campagne, pourtant cela pourrait faire votre bonheur si vous le voulez. Votre solitude vous laisse tout le temps nécessaire pour cultiver vos connaissances. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur : mais il faut la développer à l'aide de lectures et de réflexions.

Belote trouva les conseils de sa sœur difficiles à suivre dans un premier temps, mais à force de s'y plier, elle réussit à faire des progrès surprenants dans toutes les sciences, si bien qu'elle en

devenait logique. La philosophie la consolait quant à elle de ses malheurs. Elle reprit donc de sa corpulence et devint plus belle qu'elle ne l'avait jamais été. Toutefois, elle ne s'en occupait pas et ne se regardait jamais dans un miroir.

Un jour, elle apprit que son mari annulait leur mariage. Belote crut que ce malheur finirait de la tuer, car elle l'aimait beaucoup, mais sa sœur réussit à la consoler :

— Ne pleurez pas, lui disait-elle, je connais le moyen pour vous rendre votre mari, vous n'avez qu'à suivre mes conseils.

Comme le prince avait eu un fils de Belote, qui serait son héritier, il ne se dépêcha pas pour trouver une autre femme et pensa seulement à se divertir. Il discutait beaucoup avec Laidronette et lui disait qu'il ne se remarierait jamais, à moins qu'il ne trouve une femme avec autant de culture qu'elle.

— Sauf si elle était aussi laide que moi, lui répondit-elle, en riant.

— En réalité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêterait pas. On s'habitue à un visage laid. Le vôtre ne me choque plus et il suffit que vous parliez pour que vous

deveniez jolie. Et puis, Belote m'a dégouté des belles, dès que j'en rencontre une, je n'ose plus lui parler de peur qu'elle ne me réponde une imbécilité.

Le temps du carnaval arriva, et le prince crut qu'il se divertirait beaucoup s'il pouvait y assister sans être reconnu.

Il en parla à Laidronette et lui demanda de se masquer avec lui. Ce qu'il ignorait, c'était que Laidronette avait fait en sorte de lui donner cette envie pour mettre en place son plan pour le réconcilier avec Belote.

Au milieu du bal, Belote,

également masquée, vient s'assoir entre son mari et sa sœur, qu'elle avait reconnu grâce aux indications que Laidronette lui avait donné dans une lettre. Elle débuta alors une discussion très intéressante avec eux. Au début, le prince crut reconnaître la voix de sa femme, mais à peine avait-elle parlé un demi-quart d'heure que son soupçon s'envola. Le reste de la nuit passa très vite et il s'étonna de voir rapidement le jour arriver. Il était toujours charmé par la discussion que lui tenait l'inconnue et avoua à Laidronette qu'il était amoureux de cette personne.

— J'admets qu'elle est très cultivée, lui répondit sa confidente. Mais si vous voulez mon avis, elle doit être encore plus laide que moi. Elle sait que vous l'aimez et a peur de perdre cet amour en vous montrant son visage.

— Et pourtant, madame ! dit le prince. L'amour que je ressens pour elle n'a rien à voir avec son physique : j'admire ses pensées, l'étendue de ses connaissances, la supériorité de son esprit et la bonté de son cœur.

— Comment pouvez-vous savoir que son cœur est bon ? lui dit Laidronette.

— Parce que, reprit le prince, quand je lui ai fait remarquer

de belles femmes, elle a complimenté leur beauté et m'a même fait remarquer des détails qui m'avaient échappés. Quand j'ai voulu la faire réagir en lui disant de mauvaises histoires sur elles, elle a changé de sujet et quand j'ai recommencé elle m'a arrêté net en me disant qu'elle ne voulait pas entendre mal parler d'autrui. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est pas jalouse de celles qui sont belles, qui prend plaisir à dire du bien de l'autre et qui ne supporte pas les médisances est bonne. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand bien même serait-elle aussi laide que

vous le pensez ? Je suis décidé à l'épouser.

Le prince demanda donc à l'inconnue de l'épouser, mais malgré toutes ses promesses, Belote continuait de cacher son visage, comme elle l'avait décidé avec sa sœur.

Le prince se retrouva alors dans une grande inquiétude. Il se mit à l'imaginer avec un visage monstrueux, mais se surprit à l'admirer tout de même pour sa culture et sa bonté.

Il était sur le point de tomber malade de chagrin quand l'inconnue lui dit :

— Je vous aime mon prince, et je ne veux pas vous le cacher, mais j'ai peur de vous perdre quand vous me verrez. Vous m'imaginez peut-être avec de grands yeux, une petite bouche et un teint de rose... Si par malheur je louchais, ou avais une grande bouche ou un nez de canard et des dents noires, vous me demanderiez de vite remettre mon masque. Et même si je n'étais pas comme ça, vous n'êtes point fidèle en amour. Vous avez aimé Belote à la folie et aujourd'hui vous en êtes dégouté.

— Madame, pardonnez-moi, dit le prince. J'étais jeune quand je l'ai épousée et j'avoue n'avoir fait que la regarder et jamais écouté.

Quand je me suis habitué à son charme, il ne m'est resté plus rien. Elle s'ennuyait quand je discutais avec des personnes cultivées et refusait d'apprendre de nouvelles choses. De plus, elle avait tous les défauts d'une idiote, quand elle se mettait quelque chose dans la tête on ne pouvait pas la faire changer d'avis. Elle était jalouse, médisante et méfiante. Si je ne m'étais pas tant ennuyé auprès d'elle, j'aurais pu prendre patience mais le réel problème est qu'elle voulait que je sois transi d'amour pour elle, et que je sois son esclave toute ma vie. J'étais dans l'obligation de la quitter.

— J'avoue que vous étiez à

plaindre, lui répondit l'inconnue. Mais tout ce que vous me dites ne me rassure pas. Vous dites que vous m'aimez, mais serez-vous assez courageux pour m'épouser devant tous vos sujets sans avoir vu mon visage ?

— Ce sera avec joie, répondit le prince. Venez dans mon palais avec Laidronette et demain, au matin, nous nous marierons.

La nuit fut très longue pour le prince. Avant de quitter le bal, il se démasqua et demanda à tous les seigneurs de sa cour et ses ministres de le rejoindre au matin. Il leur raconta alors ce qu'il s'était passé avec l'inconnue

et jura de ne vouloir épouser qu'elle au monde. Tout le monde pensa, comme le prince, que l'inconnue était laide. Aussi, ce fut une surprise générale quand Belote, plus belle que jamais, se démasqua.

Au début, personne ne la reconnut, pas même le prince, tant le repos et la solitude l'avaient embellie. Le prince, extasié de s'être trompé si agréablement, n'arrivait pas à parler. C'est Laidronette qui rompit le silence en félicitant sa sœur d'avoir reconquis le cœur du prince.

— Quoi ! s'écria le roi. Cette

charmante et cultivée personne est Belote ? Comment a-t-elle pu associer à son physique autant de connaissances ? Par quelle fée doit-on ce miracle ?

— Ce n'est pas un miracle, reprit Belote. J'avais négligé de cultiver mon savoir. Ce sont mes malheurs, ma solitude et les conseils de ma sœur qui m'ont ouvert les yeux et m'ont permis de devenir telle que je suis à présent.

— Je ne pourrai jamais me lasser de vous alors, lui dit le prince en l'embrassant.

Et effectivement, il l'aima toute sa vie avec une fidélité qui lui fit oublier ses malheurs passés.

# Le Prince Chéri

Il était une fois un roi si honnête que ses sujets l'appelaient le Roi bon. Un jour alors qu'il chassait, un petit lapin blanc poursuivi par les chiens se jeta dans ses bras. Le roi le caressa et dit :

– Puisqu'il cherche ma protection, je ferai en sorte qu'on ne lui fasse aucun mal.

Il ramena le lapin dans son palais et l'installa dans sa chambre, où il lui fit apporter une jolie petite maison et de bonnes herbes à manger. Une fois la nuit tombée, le roi, qui se retrouvait seul dans

sa chambre, y découvrit avec étonnement une belle dame. Elle était simplement habillée d'une robe blanche comme la neige et coiffée d'une couronne de roses tout aussi immaculées. La porte étant fermée, il ne pouvait expliquer comment elle était entrée.

— Je suis la fée Candide, lui dit-elle. Plus tôt dans la journée, j'ai pris la forme d'un lapin pour vérifier votre bonté, car ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes. Je vous remercie d'avoir pris soin de moi et vous promets d'être pour toujours votre amie. Demandez-moi ce que vous voudrez et je

vous l'accorderai.

— Madame, dit le bon roi. Je n'ai qu'un fils, que j'aime si fort, qu'on l'appelle le prince Chéri. Mon seul souhait est que vous deveniez son amie.

— Bien sûr, répondit la fée. Je peux faire de votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous préférez.

— Je voudrai simplement qu'il soit le meilleur de tous les princes. Seule la bonté peut rendre un homme heureux.

— Vous avez raison, lui dit Candide. Toutefois, je ne peux pas forcer Chéri à devenir bon. Il devra travailler sur lui-même

pour cela. Tout ce que je peux faire, c'est le guider : lui donner de bons conseils et le punir quand il s'obstine à faire le mal.

Le roi fut content de cette promesse, mais mourut peu de temps après. Le Prince Chéri le pleura beaucoup. Il aimait beaucoup son père et aurait sacrifié tout son royaume, son or et son argent pour le sauver si seulement cela avait été possible. Deux jours après la mort du bon roi, Candide apparut à Chéri.

— J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être votre amie. Pour tenir ma parole, je vous offre ce

présent.

Elle glissa une petite bague en or au doigt de Chéri et enchaîna :

— Gardez bien cette bague, elle est très précieuse. A chaque mauvaise action, elle vous piquera le doigt. Si malgré la douleur, vous continuez à mal agir, je deviendrai votre ennemie.

Candide disparut alors, laissant Chéri très étonné. Pendant un temps, il se comporta si bien que la bague ne lui piqua jamais le doigt. Il en était si content qu'on ajouta à son nom de Chéri celui d'Heureux. Quelques temps plus

tard, lors d'une partie de chasse il s'agaça de ne trouver aucune bête. Instantanément, la bague lui pressa le doigt, sans toutefois le lui piquer ; il n'y fit donc pas vraiment attention. De retour à sa chambre, sa petite chienne lui sauta dessus :

— Vas-t-en, je ne suis pas d'humeur.

L'animal ne l'écoutant pas, Chéri s'impatienta et lui donna un grand coup de pied. Aussitôt, la bague le piqua. Cela l'étonna et il s'assit, honteux, dans un coin de la chambre. Il se demanda si la fée se moquait de lui : comment

le dirigeant d'un royaume tel que le sien ne pouvait-il pas battre une bête désobéissante ?

— Je ne me moque pas de vous, dit alors la voix de la fée. Vous avez commis trois fautes aujourd'hui en vous mettant de mauvaise humeur, en colère et en étant cruel avec votre chienne. Je sais bien que vous êtes supérieur à un chien, mais cela ne vous donne pas le droit de vous en prendre à lui. Sinon, qu'est-ce qui m'empêchera de m'en prendre à vous ; moi, qui vous suis supérieure de par mes facultés ? Être le dirigeant d'un grand empire, ce n'est pas faire le mal que l'on veut,

mais tout le bien qu'on peut.

Chéri s'excusa et promit de s'améliorer. Mais, il avait été élevé par une nourrice qui l'avait gâté toute son enfance. Tous ses caprices avaient été exhaussés à la moindre larme ou au moindre éclat de voix. Et chaque jour, la nourrice lui avait répété qu'un jour il serait roi, que les rois pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient et que tout le monde devait leur obéir. Bien sûr, Chéri s'était aperçu en grandissant de ses défauts, mais malgré toutes ses tentatives, il n'avait pas réussi à s'en débarrasser. Cela le frustrait tant qu'il en pleurait

et se lamentait : « Si on m'avait mieux élevé, je n'aurais pas à me battre contre moi-même chaque jour ! ».

Sa bague le piquait souvent. Des fois, il arrêta ce qu'il faisait à l'instant. D'autres fois, il continuait. Aussi, il se rendit compte que le bijou le piquait plus fort en fonction de la gravité de sa faute, parfois même jusqu'au sang. Au bout d'un moment, le prince Chéri s'impatienta et jeta la bague. Enfin libre de ses actions, il fit tout ce qui lui venait à l'esprit, si bien qu'il devint très méchant.

Un jour alors qu'il se promenait,

il vit une fille, si belle, qu'il voulut l'épouser. Elle s'appelait Zélie et était aussi sage que belle. Chéri était persuadé qu'elle serait folle de joie à l'idée de devenir une grande reine, mais elle lui dit :

— Bien que je sois qu'une simple bergère, jamais je ne vous épouserai.

— Me trouvez-vous laid ? lui demanda Chéri, attristé.

— Non, mon prince, lui répondit Zélie. Je vous vois comme vous êtes : très beau et très riche. Mais votre beauté et vos cadeaux ne pourraient effacer les mauvaises actions que vous faites et qui me font vous haïr.

Chéri se mit alors en très colère contre Zélie et ordonna à ses officiers de l'amener de force au palais. Toutefois, il l'aimait tellement qu'il ne la maltraita pas. Parmi les conseillers de Chéri se trouvait un de ses amis d'enfance, à qui il faisait entièrement confiance. Or, cet ami l'encourageait à faire le mal et lui donnait de mauvais conseils. Quand Chéri lui raconta ce qu'il s'était passé avec Zélie et qu'il comptait corriger ses défauts pour lui plaire, il lui dit :

— Vous n'avez pas besoin de changer pour elle : forcez-la à vous obéir. Il serait honteux pour

un roi de se plier aux désirs d'une simple bergère. Mettez-la dans une prison et ne la nourrissez plus jusqu'à ce qu'elle accepte de vous épouser. Si elle ne change jamais d'avis, alors tuez-la pour la punir. Si on apprend qu'une fille comme elle vous résiste, vos sujets ne vous prendront plus au sérieux.

— Mais, dit Chéri, comment pourrai-je tuer une innocente ? Zélie n'est coupable d'aucun crime.

— Refuser d'exécuter vos ordres est un crime, reprit son ami. Il vaut mieux qu'on vous accuse d'avoir été injuste que l'on pense que l'on peut vous défier.

La crainte de voir son autorité diminuer convainquit le roi d'écouter son ami. Il alla le soir même dans la chambre de la bergère pour la frapper tant qu'elle continuait de refuser de l'épouser. Son ami rassembla trois jeunes seigneurs aussi méchants que lui pour encourager le roi dans cette voie. Ils soupèrent ensemble et le firent boire beaucoup. Pendant le repas, ils firent en sorte de rendre fou de colère le roi envers Zélie, si bien qu'il se leva soudainement en jurant qu'il la vendrait comme esclave si elle ne lui obéissait pas.

Mais Chéri ne retrouva pas Zélie dans sa chambre. Furieux, il se

jura de se venger sur tous ceux qui avaient pu l'aider à s'enfuir. Ses amis, l'entendant, en profitèrent pour se débarrasser d'un autre seigneur, Suliman, qui avait été le gouverneur de Chéri. Il s'agissait d'un homme honnête, qui aimait Chéri comme un fils et avait essayé de l'aider à arrêter de mal se comporter, mais Chéri avait fini par le congédier. Les conseillers avaient peur que Suliman finisse par revenir auprès de lui et les empêchent d'agir comme ils l'entendaient, alors ils dirent à Chéri qu'ils l'avaient entendu se vanter d'avoir libéré Zélie. Le prince ordonna qu'on lui amène le pauvre homme enchaîné comme

un criminel. Quand il retourna dans sa chambre, la terre se mit à trembler et Candide apparut dans un grand coup de tonnerre.

— J'avais promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils et de vous punir si vous refusiez de les suivre. Le temps de la punition est venu. Je vous condamne donc à prendre l'aspect du monstre que vous êtes devenu.

Chéri vit avec horreur son corps se transformer. Il avait à présent la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, et la queue d'une vipère. Dans le même temps, il se retrouva dans

une grande forêt, au bord d'une fontaine où il put voir son horrible visage. Une voix lui dit :

— Regarde où t'ont mené tes crimes. Ton âme est mille fois plus affreuse que ton corps.

Reconnaissant la voix de Candide, Chéri se mit en colère et voulut la dévorer. Mais, aucune trace de la fée.

— Je vais calmer ton caractère en te soumettant à tes sujets.

Chéri s'avança dans la forêt pour échapper à son reflet, mais tomba dans un trou. Il s'agissait d'un

piège à ours et instantanément, des chasseurs, cachés sur les arbres, descendirent, l'enchaînèrent et le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Durant le chemin, au lieu de reconnaître ses fautes, Chéri maudissait la fée et se déchainait. Lorsqu'il approcha de la ville, il vit de grandes réjouissances et apprit qu'on fêtait sa supposée mort, due à un coup de tonnerre. Les villageois parlèrent également de ses quatre conseillers, qui avaient tenté de prendre le pouvoir du royaume, mais que le peuple avait tués pour mettre sur le trône Suliman. Ce dernier venait d'être couronné et tous

célébraient ce jour comme celui de la délivrance du royaume. Entendre tout cela mettait Chéri dans une colère noire, mais ce fut pire quand il arriva à la grande place devant le palais, où il vit Suliman sur un magnifique trône et le peuple lui souhaiter une longue vie. Suliman demanda le silence et dit :

— J'ai seulement accepté la couronne que vous m'avez offerte pour la conserver pour prince Chéri, car il n'est pas mort ! C'est une fée qui me l'a dit, et peut-être un jour reviendra-t-il avec la bonté qu'il avait dans sa jeunesse. Ce sont des mauvais

discours qui ont empoisonnés son cœur, continua-t-il en pleurant. Sans eux, il aurait été votre père à tous. Plaignez-le et priez avec moi pour son retour.

Les paroles de Suliman touchèrent Chéri. Il se reprocha ses erreurs et sa rage se calma instantanément. Il réfléchit alors à tous les crimes qu'il avait faits durant sa vie et se punit aussi fort qu'il le méritait. Il arrêta de se battre dans sa cage de fer et devint aussi doux qu'un agneau. On l'amena dans une grande maison où on gardait tous les monstres et les bêtes féroces et on l'attacha avec les autres.

Chéri décida de se faire pardonner en obéissant à l'homme qui le gardait, bien qu'il soit brutal, toujours de mauvaise humeur et qu'il le battait souvent sans raison. Un jour alors qu'il dormait, un tigre se libéra de ses chaînes et se jeta sur lui pour le dévorer. Chéri fut d'abord satisfait à cette vue, puis se gronda d'avoir pensé cela. Il voulait être libre.

— Je ferai tout le bien qu'il faut pour sauver la vie de cet homme.

La cage s'ouvrit alors et il s'élança aux côtés de l'homme, qui se débattait à présent avec le tigre.

Le gardien crut sa fin arrivée quand il vit le monstre foncer sur lui, mais sa peur se transforma en joie quand il le vit s'en prendre au tigre. Quand ce dernier fut à terre, l'homme alla le caresser, mais entendit une voix lui disant qu'une si bonne action méritait une récompense. Dans le même temps, le monstre était devenu un joli chien. Chéri, fou de joie devant la transformation, fit mille caresses au gardien, qui le prit dans ses bras et le porta au roi, auquel il raconta ce qui venait de se passer. La reine voulut garder le chien, et Chéri aurait été satisfait de cette nouvelle vie s'il n'avait pas été un

homme et un roi de surcroit. La reine le caressait souvent, mais avait peur qu'il grandisse. Elle demanda alors conseils à un docteur, qui lui dit de ne le nourrir que de pain, en petite quantité. Chéri mourrait donc de faim la moitié de la journée, mais restait patient.

Un jour alors qu'il venait de recevoir son pain, il l'amena dans le jardin du palais pour l'y manger. Il y vit une grande maison faite d'or et de pierres précieuses là où se trouvait auparavant un canal. De nombreux hommes et femmes habillés élégamment y entraient et il les entendait chanter et

danser à l'intérieur. Mais, quand ils en sortaient, ils étaient pâles, maigres et leurs habits tombaient en lambeaux. Certains tombaient à terre, morts, quand d'autres s'éloignaient en rampant. Chéri s'approcha d'une jeune fille qui arrachait des herbes pour les manger et décida de lui donner son morceau de pain. Elle le mangea avec joie et Chéri fut heureux de l'avoir aidée. Soudain, il entendit de grands cris. C'était Zélie, qui était amenée de force par quatre hommes dans la mystérieuse maison. Chéri s'élança à son secours, mais ne put qu'aboyer contre ses agresseurs. Ils lui donnèrent des coups de pieds et entrèrent dans

la demeure. Chéri resta à côté, inquiet de ce qui allait arriver à Zélie. Hélas, se dit-il, j'en veux à ceux qui la kidnappent, mais je lui ai fait la même chose...

Ses pensées furent interrompues par un bruit au-dessus de sa tête. Il vit Zélie ouvrir une fenêtre et verser à l'extérieur le contenu de son assiette de viandes. Chéri, affamé, pensa en profiter et manger ces mets, mais la fille à qui il avait donné son pain l'arrêta.

— Ne mange pas ça, lui dit-elle, tout ce qui vient de cette maison est empoisonné.

Chéri entendit alors une voix lui

disant « tu vois qu'une bonne action n'est pas sans récompense » et aussitôt, il devint un beau petit pigeon blanc. Il se rappela que c'était la couleur de Candide et commença à espérer qu'elle lui rende son apparence normale. Il vola autour de la maison à la recherche de Zélie et entra par une fenêtre ouverte. Mais il ne la trouva pas à l'intérieur. Il vola pendant plusieurs jours à sa recherche et finit par la trouver dans une caverne, en compagnie d'un ermite. Chéri se posa sur l'épaule de la bergère et lui fit des caresses. Zélie le caressa également, et lui promit de toujours l'aimer.

— Qu'avez-vous fait, Zélie ? lui dit l'ermite, vous venez d'engager votre parole.

— Oui, belle bergère, lui dit Chéri, qui redevint humain. Votre consentement à notre union a mis fin à ma métamorphose. Confirmez-moi que vous m'aimez toujours, ou je demanderai à la fée Candide de me rendre l'apparence grâce à laquelle j'ai eu le plaisir de vous plaire.

— Ne craignez rien, lui dit Candide en quittant le visage de l'ermite. Zélie vous aime depuis toujours, mais vos défauts et mauvaises actions l'ont poussée à vous le cacher. Le changement en vous lui donne la liberté de tout

vous avouer. Vous vivrez heureux.

Chéri et Zélie remercièrent Candide et Zélie confirma son amour envers le prince.

— Je vais vous transporter dans votre palais, leur dit la fée, pour rendre à Chéri sa couronne.

Il se retrouvèrent à l'instant même dans la chambre de Suliman, qui fut heureux de retrouver la bonté du prince. Il lui céda le trône et resta son plus fidèle sujet. Chéri régna longtemps avec Zélie et on dit qu'il s'appliqua si bien à faire le bien, que sa bague ne le piqua plus jamais.



## **Yakabooks, le livre pour tous**

Yakabooks est une maison d'édition engagée, dont le but est de supprimer le premier frein d'accès à la lecture en proposant des œuvres de qualité, pour tous les âges, au prix unique de 2 euros.

Yakabooks, c'est un réseau de diffusion unique : libraires, petits commerçants... mais aussi des indépendants sur les marchés, dans les entreprises, les hôpitaux... qui complètent leurs revenus en exerçant une activité gratifiante et juste. Yakabooks, c'est avant tout une formidable aventure humaine, portée par deux amoureux de la lecture et de l'écriture, et une équipe d'auteurs et d'illustrateurs incroyables.

## LES FONDATEURS

**Julien Leclercq** : auteur de *Journal d'un salaud de patron* (éditions Fayard, 2015). Ancien libraire puis journaliste, il dirige depuis 2010 l'agence de presse Com'Presse. Entrepreneur engagé et jamais très loin du monde de l'édition, c'est en toute logique qu'il souhaitait concilier ses deux passions avec ce projet innovant.

**Lucie Brasseur** : auteure des *Larmes rouges du citron vert* (éditions Prisma, 2014). Serial entrepreneure, elle intervient depuis 2012 comme conseil en communication, formatrice et attachée de presse. Passionnée de littérature, ses engagements militants et entrepreneuriaux ont toujours cherché à réduire les inégalités en matière d'accès à la culture.

[www.yakabooks.com](http://www.yakabooks.com)

Cet ouvrage a été mis en page par Marie Deceuninck à Agen.

L'impression a été réalisée par Maury, 21 rue du Pont-de-fer,  
12100 Millau, en mai 2017 pour les éditions Yakabooks.

Contact : [contact@yakabooks.com](mailto:contact@yakabooks.com)

Dépôt légal mai 2017.



Une jeune femme prénommée Belle se sacrifie pour sauver son père, condamné à mort pour avoir cueilli une rose dans le domaine d'un terrible monstre. Contre toute attente, la Bête épargne Belle et lui permet de vivre dans son château. Elle s'aperçoit que, derrière les traits de l'animal, souffre un homme victime d'un sortilège.

*Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, (1711-1780) est l'auteur d'une soixantaine de volumes de contes pour enfants, comme La Belle et la Bête, devenus des classiques de la littérature d'enfance et de jeunesse. Elle est considérée comme l'une des premières auteurs de ce genre en Europe.*



Imprimé en France

2€ N° ISBN 978-2-37763-012-7



9 782377 630127

Yaka books   
EDITIONS  
Le livre pour tous